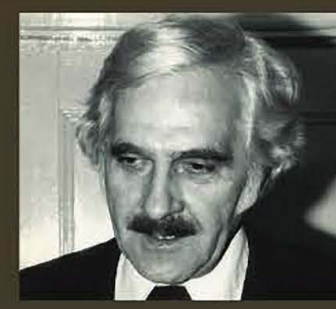


# Joies et misères d'un médecin de campagne

de Georges-Henri Proulx



## PRÉAMBULE

En 1985, mon père avait 67 ans quand il a entrepris une sorte de récapitulation de sa vie. Tous les soirs, après son travail, il restait à son bureau pour écrire un nouveau chapitre de son existence. Il me disait « je suis rendu à mon mariage » ou encore « aujourd'hui j'ai raconté la naissance du troisième enfant »...



Je lui ai alors proposé de transcrire son récit sur un ordinateur pour que ça reste et peut-être pour pouvoir le publier un jour. Il m'a donné carte blanche pour en faire ce que je voulais.

Il y a longtemps de cela. En effet, mon père est décédé vingt ans plus tard, en 2005. Et depuis, je chéris le projet de publier ces mémoires que je trouve toujours aussi intéressants à lire. J'y ai ajouté ici quelques illustrations de mon cru.

Voici donc, en feuilleton, l'histoire d'un médecin de campagne à une époque aujourd'hui disparue et qui comportait ses moments héroïques.

J'espère que vous les lirez avec autant de plaisir que moi.

Monique Désy Proulx, septembre 2024.

## CHAPITRE 1

### L'enfance

Quand on a des velléités de raconter un peu sa vie, la chose n'est pas facile surtout si on ne se reconnaît pas de style à prix Goncourt. Les idées jaillissent toutes en même temps et il faut remettre un peu d'ordre dans cet amoncellement de souvenirs.

Mais aujourd'hui à 67 ans, quand je regarde de façon rétrospective le début de ma vie, je me dis qu'il serait bien fort, à 10 ans, celui qui pourrait imaginer d'avance tout le chemin qu'il aurait à parcourir.

J'étais le quatrième enfant d'une famille qui a fini par se chiffrer à douze, sans compter mon aînée immédiate, décédée à l'âge de 8 ans d'une pneumonie que le médecin d'alors ne pouvait traiter qu'avec des potions plutôt empiriques.

Je me souviens de ma petite enfance heureuse, alors que nous habitions le rang du Cordeau à Sainte-Monique de Nicolet. Je me souviens surtout (chose étrange même à l'âge de 4 ans) que je souffrais de ce

que je sais aujourd'hui être un prolapsus anal. Me plaçant sur les genoux de maman, mon père me faisait une pression sur le rectum et tout rentrait dans l'ordre. Il posait là, sans le savoir, un geste médical de médecin compétent.

Lorsque j'eus 5 ans, ce fut le déménagement pour le village de Sainte-Monique. Mon père avait vendu sa beurrerie-fromagerie. Il se préparait à aller suivre des cours à l'école d'agriculture de Saint-Hyacinthe en vue d'obtenir un diplôme d'inspecteur de produits laitiers, ce qui équivalait à ce moment-là à un diplôme d'agronomie. Ces études l'amènèrent à être souvent absent de la maison.

Nous en profitons alors pour faire nos meilleurs coups la semaine, même si maman nous promettait les foudres de notre père à son retour le vendredi, chose qui ne se produisait d'ailleurs jamais, car le père était en général plus d'humeur à nous cajoler qu'à nous punir. Je ne sais si j'avais des airs d'apôtre, mais on décida de m'envoyer à 13 ans au Séminaire de Nicolet pour que j'y fasse mon cours classique. Mon frère aîné,

Louis-Philippe, était déjà pensionnaire à Saint-Césaire pour un cours commercial. Comme nous habitons à cinq milles de Nicolet, il me fallait moi aussi devenir pensionnaire. Ce fut un grand moment pour moi. Je craignais de quitter la maison familiale pour aller vers une vie inconnue, qui me semblait une vie de réclusion, dans un monastère où les religieux, des prêtres séculiers, étaient les grands seigneurs et maîtres. Je savais que là-bas, il faudrait me soumettre aux règlements sévères de ces bons messieurs. C'est donc avec beaucoup d'émotions et de religiosité que ma mère prépara ma grosse valise. Un peu penaud, je pris le chemin du Séminaire en septembre 1933, sachant très bien que je ne reviendrais pas chez moi avant les fêtes.

#### George-Henri entre au Séminaire de Nicolet



Je devais trouver là des joies, mais aussi des peines. Nous couchions dans un dortoir, celui des « petits », qui était fermé à clef la nuit. On nous disait bien de ne pas nous en faire, qu'il fallait seulement, en cas de nécessité fonctionnelle, réveiller le prêtre « surveillant », demander la clef pour sortir du dortoir, ouvrir le dortoir « des grands » après avoir traversé un long couloir mal éclairé, et là, enfin, il y avait des toilettes ! Tant et si bien qu'avec ma timidité, je m'endormais en songeant que jamais je n'aurais à faire tout ce branle-bas. Et parfois, je rêvais qu'enfin chez nous, je pouvais

avec élégance et facilité donner libre cours à mes besoins naturels. Et vlan ! Je me retrouvais mouillé jusqu'au cou, quand il n'y avait pas d'autres impératifs plus malodorants qui venaient compléter le triste tableau !

Confus et humilié après plusieurs épisodes de ce genre, je me décidai enfin à écrire à ma mère pour lui dire que je ne voulais plus rester au Séminaire. Je la vis rapidement arriver au parloir, découragée et aussi malheureuse que moi de ma déconfiture. Après en avoir discuté avec le directeur, on me persuada de faire un essai : comme j'étais plus grand que tous les « petits », on me transféra dans le dortoir des « grands », près des toilettes. Jamais plus je n'eus besoin de me lever la nuit et mon cauchemar prit fin. Je fis une bonne année, toujours classé dans les quatre premiers de la classe.

Ma première année comme pensionnaire du séminaire de Nicolet fut sans histoires, sinon heureuses, à part les difficultés d'accommodation du début. J'étais assez studieux et ambitieux, et fort heureux de me classer parmi les premiers. Parce que j'habitais à cinq milles de chez mes parents, je n'avais que peu de visites au parloir. Cependant, mon père, qui fut transféré à Rimouski cette même année, venait me voir une fois par mois, profitant de la visite qu'il faisait à sa famille à Sainte-Monique. Il me faisait alors sortir en ville pendant une heure et, avec le dollar qu'il me donnait pour de petites dépenses, je rentrais au séminaire en m'étant offert le luxe d'une livre de biscuits au chocolat que je dévorais pendant les récréations quand j'avais le ventre trop creux. Nous ne mangions pas si mal au séminaire, mais nous n'étions jamais gâtés par des repas de luxe. Seul le prêtre qui accompagnait chaque table de pensionnaire avait droit à un repas plus élaboré qu'il mangeait en notre présence sans la moindre gêne ! Nous, on se contentait de s'empiffrer aux « beans » tandis que lui avalait des steaks et des desserts juteux. Mais nous étions jeunes et ne nous en faisons pas pour si peu. En fait, l'idée de discrimination ne peuplait pas nos esprits à cette époque.

#### Déménagement à Rimouski

À la fin de cette année-là, mon père avait fait déménager notre famille à Rimouski, étant donné qu'il y travaillait. Je dus donc transférer mon

curriculum vitae au Séminaire de Rimouski où je devins demi-pensionnaire, c'est-à-dire que je prenais tous mes repas à la maison, mais je devais coucher au séminaire, dans ce qu'on appelait le dortoir des externes. Ce furent alors sept années de bonheur avec des confrères qui sont restés pour moi des frères. Ce que je retiens surtout de cette étape de ma vie, ce sont les liens d'amitié si forts qui unissaient des garçons évoluant ensemble pendant six ans. Nous étions davantage des amis que des confrères, et les épreuves que l'un d'entre nous subissait nous attristaient autant qu'une joie pouvait nous rendre heureux. Sur le plan affectif, nous étions tous des adolescents pleins de fougue et d'ardeurs contrôlées. Chacun avait sa petite flamme, parfois cachée. Les visites au parloir étaient l'occasion rêvée pour flirter un peu, soit avec la sœur d'un confrère venue en visite hebdomadaire, soit avec les filles des visiteurs qui « couvraient » non loin du séminaire.

Pour ma part, ma flamme était à Rimouski et elle avait nom Madeleine Côté ! C'était une affectueuse brunette aux yeux noirs, très intelligente et fort jolie de surcroît. J'allais chez elle chaque jour de congé, c'est-à-dire le mardi, le jeudi et le dimanche après-midi. C'était le bonheur parfait et nous nous aimions comme des tourtereaux. Quel supplice j'endurais lorsque de mauvaises notes m'obligeaient à passer mes congés au séminaire ! Cependant, il y avait les beaux jours où nous pouvions nous aimer avec toute la tendresse de nos vingt ans. À cette époque, il était normal et d'usage de ne se permettre que de chastes caresses. Et pourtant nous étions des jeunes heureux. Madeleine était aussi amoureuse que moi et nos sentiments se sont toujours exprimés en tendres baisers et en enlacements réservés, mais en cachette évidemment ! Nous n'en avons pas moins conservé un souvenir immuable. Nous apportions, dans cette amitié amoureuse, la même ferveur absurde qu'à résoudre le problème de nos études.

Pendant mes trois premières années au Séminaire de Rimouski, j'avais entrepris de faire le commerce du chocolat. En effet, ayant accès en ville à tous les jours pour mes repas chez nous, j'en profitais pour acheter des boîtes de chocolats Cherry Blossom au prix du gros que je revendais au détail parmi les pensionnaires. Chaque douzaine me rapportait quarante sous. Il me fallait agir avec beaucoup de discrétion, car cet état de choses était formellement défendu au séminaire.

Pendant les récréations, mes grandes poches de redingotes bourrées de la précieuse manne et à l'abri de tout regard curieux, j'effectuais courageusement mon commerce illicite. Le manège dura assez longtemps... jusqu'au jour où je fus pris en flagrant délit.

Ce fut alors la parade chez le directeur qui me sermonna vigoureusement et qui me fit promettre de ne plus recommencer. Cela me valut en plus une mauvaise note (un 4,9), ce qui m'obligea ensuite à passer mes congés au séminaire, chose qui me déplaisait souverainement. À l'époque, nous avions congé le mardi et le jeudi après-midi ainsi que le dimanche.

Quelque temps plus tard, encore attiré par ces petits profits qui me permettaient d'avoir de l'argent de poche, je récidivai, mais cette fois, je devins grossiste. J'achetais le chocolat que je revendais en bloc à des agents pensionnaires qui, eux, faisaient le détail. Au lieu de quarante sous la boîte, j'en faisais vingt, mais n'avais pas à m'exposer au danger des regards indiscrets. J'apportais le chocolat dans le vestiaire de mes agents et le tour était joué.

Mais encore une fois, après plusieurs mois de ce stratagème délicat, un agent se fit prendre à son tour et me dénonça comme fournisseur maudit de cette innocente drogue. Nouvelle parade chez le directeur qui me menaça de me faire prendre la porte. Je crus m'en tirer avec cette menace, mais le directeur écrivit directement à ma mère en lui disant que j'étais un mauvais élève et un perturbateur de l'ordre établi. En cas de nouvelle récidive, disait-il, il n'aurait d'autre choix que de me renvoyer du collège. J'eus alors droit à un long dîner-causerie avec mes parents. Conscient d'être un sujet marqué, je décidai de rompre définitivement avec ce commerce qui pourtant ne faisait de mal à personne. Ma carrière d'homme d'affaires venait de prendre fin !

Mais ce que je trouvais le plus dur, c'était d'être obligé de coucher au séminaire. C'était en somme la demi-pension. Nous couchions dans ce qu'on appelait le dortoir des externes. Toujours fermé à clef, il fallait demander une permission spéciale pour en sortir, même en cas de maladie.

C'est ce qui arriva une nuit quand, rongé par un

affreux mal de dent et ne pouvant dormir, n'ayant aucun calmant, j'obtins de m'en aller chez nous. Je savais que mon père était à la maison, et je savais surtout qu'il avait une pince pour extraire les dents. Or, ne me sentant pas le courage, devant cette lancinante douleur, d'attendre à neuf heures le lendemain matin pour aller voir le dentiste, j'implorai mon père de me soulager en m'enlevant les deux dents qui me faisaient si horriblement mal. Ce dernier se leva, fit bouillir de l'eau pour désinfecter sa pince et, bien à contrecœur, me fit sauter habilement les deux malheureuses incisives. Je le suppliai ensuite de continuer et d'arracher toutes mes dents du haut... et c'est avec beaucoup d'hésitations qu'il consentit. Il craignait de me faire souffrir terriblement en faisant ce triste carnage, mais j'étais résolu à ne plus jamais endurer ce mal. C'est le visage couvert de sueur qu'il m'édenta à froid, sans casser une seule dent ! Quelques années plus tard, alors que j'étais à l'Université et que je souffrais encore de plusieurs caries au maxillaire inférieur, je l'implorai de nouveau de recommencer son pénible travail, et il me fit partir le reste de mes dents. L'hygiène dentaire n'était pas à l'honneur à cette époque et on ignorait l'immense bienfait de garder sa dentition.

J'ignorais surtout que cette nouvelle infirmité aurait une influence énorme sur le reste de ma vie, car j'ai toujours eu, en plus des difficultés d'adaptation aux prothèses, un terrible complexe qui pesa sur mon comportement jusqu'à la fin de mes jours.

\*\*\*\*

À la dernière année du cours classique, il fallait prendre une grande décision quant à notre avenir. Et nous avions des scrupules de ne pas choisir une vocation religieuse. Chaque année, nous assistions à une retraite ordinaire où le prêcheur, avec une verve inimitable, démontrait le danger qui nous attendait si nous manquions notre vocation en nous détournant de l'appel que Dieu nous lançait personnellement. Et on nous citait des cas où un étudiant avait été malheureux toute sa vie pour s'en être allé dans « le monde », où il avait bien sûr perdu son âme ! Chaque étudiant de mon époque a connu les dilemmes intérieurs que ces tractations provoquaient. Il nous fallait souvent de l'aide pour nous en sortir.

À la fin de notre dernière année de séminaire, nous avions une retraite dite de « vocation ». C'était le moment de prendre la grande décision. La nôtre fut prêchée par monseigneur Camille Roy de Québec. C'était un bon prédicateur. Clairvoyant et sans faux semblants, il nous mettait à l'aise et ne nous promettait pas nécessairement l'enfer si nous ne choisissions pas la vie religieuse.

À la fin de la retraite, j'allai le consulter à sa chambre. Après un long dialogue avec lui, il en vint à l'heureuse conclusion que je n'étais pas fait pour la vie religieuse. Il m'affirma qu'il me voyait dans « le monde » et que je pouvais aussi y faire du bien. Cette sympathique rencontre me fit littéralement exploser de joie ! Je sentais mon cœur se libérer d'un poids énorme et mon esprit se dégager des doutes inextricables qui l'habitaient quant au choix de mon avenir. Soudain, quand j'allai me coucher au dortoir, j'étais devenu l'homme le plus léger et le plus heureux qui soit. Pourtant, un autre grand dilemme se posait : celui de ma carrière.

Considérant que je n'étais pas de famille fortunée, je devais me refuser toute idée de formation dite « professionnelle ». L'agronomie me tentait. Mon père étant dans ce milieu, je croyais que j'aurais un peu de chance de m'y trouver un emploi rapidement. Mais, par je ne sais quelle impulsion, la médecine me fascinait. Faute de pouvoir faire des études universitaires, qui m'auraient obligé à demeurer à Québec, je me décidai donc à choisir le ruban jaune, celui de l'agronomie. Entre-temps, mon père était parti assister à un congrès à Saint-Hyacinthe. C'est de là qu'il téléphona à ma mère pour la prévenir qu'il devait s'arrêter à Québec à son retour. C'était une grande nouvelle : il allait y chercher un loyer, car il venait d'être promu inspecteur général, avec résidence à Québec ! Ce fut une des joies de ma vie. Je pourrais donc faire mon cours de médecine ! Je courus chez les petites sœurs qui s'occupaient des rubans, pour leur annoncer fièrement qu'elles pouvaient changer mon ruban jaune pour un ruban rouge, celui de la médecine.

Ce choix, aussi judicieux fût-il (je m'en suis rendu compte par la suite), me laissait tout de même un doute sincère quant à la possibilité que j'avais de le réaliser. J'étais guidé par un désir profond, mais nous venions à peine de sortir de la crise de 39, alors il était

conforme à mon tempérament et à la situation économique de penser que, faute de moyens financiers, je devrais comme bien d'autres me chercher un emploi de journalier ou d'homme à tout faire.

L'espérance de trouver un emploi était d'autant plus légitime que ma famille venait tout juste de déménager à Québec. Les chances d'obtenir un emploi plus agréable augmentaient. En tout cas, en attendant, il ne fallait pas m'en faire. C'étaient les vacances, et surtout, la découverte de la ville de Québec, avec tous ses attraits.

L'été 40 se déroula dans la plus grande insouciance et dans la sérénité parfaite d'un étudiant qui a fini cette première contrainte d'un cours classique éreintant. Finies ces dissertations philosophiques rédigées en latin, finies ces « lectures de notes » le dimanche matin où il y avait toujours le risque d'un 4,9 qui vous obligeait à passer vos congés en pénitence au séminaire. Finis ces examens fastidieux où la peur d'un échec vous empoisonnait l'existence. C'était la liberté et le monde sans complications ! Pourtant, il y avait la guerre et on parlait de conscription. J'étais en pleine forme et en âge d'être parmi les premiers appelés... Mais à quoi bon penser à tout ça quand on est bien et qu'on se la coule douce ! J'attendais qu'un événement extraordinaire se produise, tout en me plaisant dans cette jolie banlieue nommée Everell. Je découvrais aussi le tennis puisqu'il y en avait un juste à côté de chez nous. Et puis, il y avait les belles promenades le soir en chaloupe sur le fleuve avec la fille du voisin, ce qui faisait le désespoir de ma mère... car la fille n'était pas jolie ! Mais elle chantait bien et nous glissions lentement sur l'eau en fredonnant ensemble *Love Call* de Nelson Eddy et Jeannette McDonald.

Cette aventure ne dura pas très longtemps. Septembre approchait et l'inscription à la faculté de médecine devenait de plus en plus hypothétique, mon père n'ayant pas les moyens de me payer cette inscription et aucun miracle ne s'étant produit au cours de l'été !

Un soir, mon père arriva, avec ses yeux bleus plus brillants que d'habitude. Il m'annonça une nouvelle qui devait bouleverser mon orientation future. « J'ai parlé de toi, dit-il, à un de mes inspecteurs qui est prêt à te prêter l'argent nécessaire pour faire ton cours de médecine ! »

Quelle joie ! Quel formidable aboutissement dans ce cul-de-sac dont je ne voyais pas la fin ? Je jubilais et n'en croyais pas mes oreilles.

Je fis donc mon entrée à la faculté de médecine en septembre 1940, et fier comme Artaban, j'achetai ma première série de billets pour le petit train de Sainte-Anne qui m'amènerait chaque jour à Québec.

La première année fut assez laborieuse. Je trouvais l'étude de la physiologie passionnante, surtout grâce au professeur Blanchet, dont le brio et la volubilité nous fascinaient tous. La pharmacologie nous laissait assez indifférents, mais j'aimais l'anatomie et la dissection. Toutefois, l'odeur de cadavre imprégnait nos muqueuses nasales, et nous avions l'impression, en reprenant le tramway après nos cours, que tous les passagers sentaient sur nous l'odeur de cadavre enduit de formol. Pourtant, il semblait que nous étions les seuls à nous sentir si pestiférants.

Je m'étais endetté auprès de mon protecteur de 700 dollars durant ma première année. J'espérais qu'il renouvellerait son aide l'année suivante. Mais l'été allait me réserver une autre surprise agréable.

Nous avions une voisine très fortunée qui avait sa résidence d'été à côté de chez nous : Mme Thivierge. La vieille dame, qui était une hémiplegique stabilisée, aimait jouer aux cartes. Et elle possédait une longue limousine Packard, qu'un chauffeur attitré conduisait et astiquait tous les jours. Je reluquais souvent l'automobile avec intérêt, car elle avait la classe des grandes voitures et elle m'attirait par son luxe et la richesse qu'elle supposait. Or, un beau dimanche que le chauffeur était malade, on me demanda si je ne sacrifierais pas une heure de mon après-midi pour emmener madame dans une petite promenade confortable quelque part autour de la ville de Québec. Quel sacrifice ! Avoir le plaisir d'être au volant d'une pareille limousine par un dimanche ennuyant où je ne savais que faire de mes dix doigts !

Nous fîmes une randonnée sans but précis, d'environ une heure et demie, après quoi ce fut le brillant retour à la maison. Il va sans dire que j'avais été exempté de conduire en livrée ! Au retour, Madame Thivierge, qui semblait contente de mes services, me remercia chaleureusement en glissant dans ma poche de veston un billet que j'eus la décence de ne pas regarder tout

de suite... J'étais déjà assez heureux d'avoir eu la chance de piloter sa longue Packard sans avoir à espérer en plus un paiement.

Quelle ne fut pas ma surprise, en arrivant chez nous, de me rendre compte qu'elle m'avait donné vingt dollars... ce qui, en 1940, était à peu près le salaire d'un ouvrier pour une semaine ! J'avais eu le temps, au cours de ce bref après-midi, de raconter l'histoire de mes projets d'études médicales, en y mettant à l'occasion un peu de pathos. Le soir même, comme il faisait très beau, elle m'invita à aller jouer aux cartes sur la galerie. Il y avait la cuisinière, l'infirmière garde Ouellet, et moi. Quelle soirée ! Moi qui ai toujours eu horreur des cartes !

L'automne entraîna le déménagement de mes bonnes voisines à leur résidence en ville. L'été qui suivit, c'était la guerre et il fallait accélérer le cours de médecine. Nous dûmes donc recommencer notre année scolaire au début du mois d'août. Je me souviens qu'ayant encore une fois accepté une invitation pour aller jouer aux cartes, Madame me dit soudainement : « Georges-Henri, tu ne sembles pas en forme ce soir. Y a-t-il quelque chose qui ne va pas » ?

C'était le temps pour moi de jouer le grand jeu et de tirer profit de la situation. J'avais eu l'état de compte de mon premier terme d'université ainsi que des livres onéreux du début d'année. Ce compte, je le tenais soigneusement dans ma poche, n'ayant pas encore écrit à mon « protecteur » pour obtenir un nouveau prêt !

— Hé bien, lui dis-je, si je suis distrait ce soir, c'est sans doute à cause du compte que je viens de recevoir et qui me crée de gros embêtements !

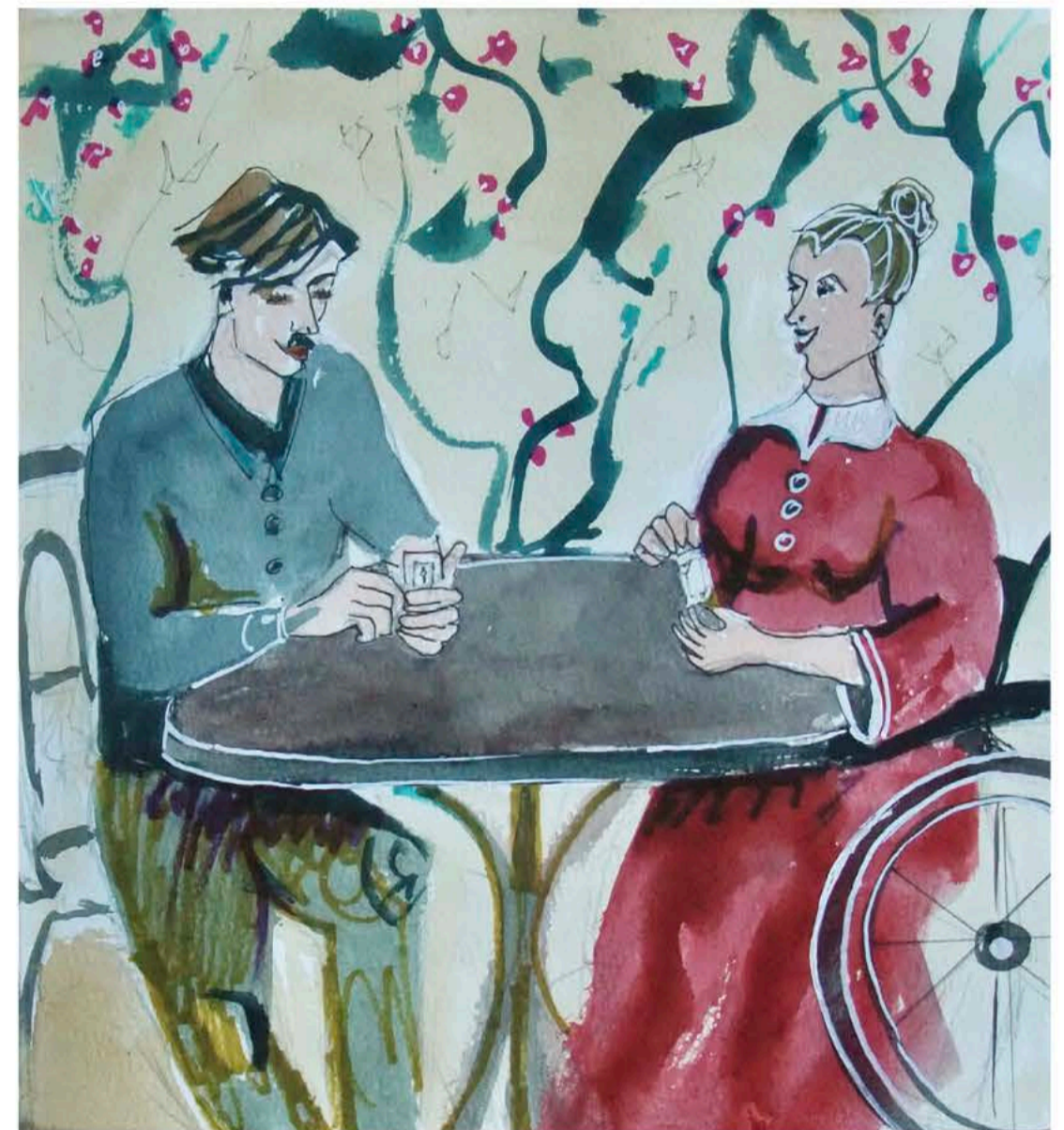
— De quoi s'agit-il, s'enquit-elle ?

Je sortis alors de ma poche l'enveloppe précieuse avec la facture pour y lire le montant exact (comme si je ne le savais pas déjà) ! Je n'eus pas le temps d'ouvrir l'enveloppe qu'elle la saisit et la mit dans son sac à main, sans même regarder ce qu'elle contenait. Elle me dit ensuite : « Joue maintenant, et ne te tracasse plus » !

Deux jours plus tard, l'Université Laval me faisait parvenir un reçu comme quoi mon compte avait été entièrement payé !

Ce geste me la rendit bien sympathique, on le comprend, et je continuai tout au long de mon cours à lui rendre visite périodiquement, tant à Everell que sur la rue de la Couronne à Québec, où elle habitait l'hiver. À chaque rencontre, j'avais toujours l'insigne honneur de connaître les largesses de Madame, tant et si bien que je n'eus plus jamais à emprunter de mon protecteur en puissance. Quelle chance ! Qui aurait pu prédire que je serais aussi chanceux et choyé durant mes études ?

« Madame » joue aux cartes avec George-Henri



## Médias sociaux

-  [www.facebook.com/lesfamillesproulx/](http://www.facebook.com/lesfamillesproulx/)
-  [twitter.com/FamillesProulx](https://twitter.com/FamillesProulx)
-  [www.pinterest.com/famillesproulx/](http://www.pinterest.com/famillesproulx/)

## Graphisme et mise en page



[www.lexpertmac.com](http://www.lexpertmac.com) (Nicolas Jacob)